



Vue de la ferme avec les vergers en train de grandir.

## UN VAUDOIS AU RENDEZ-VOUS AMÉRICAIN

«**D**E toute manière, je suis content d'être ici, je préfère vivre toute ma vie comme ouvrier en Amérique plutôt que d'être directeur à Pottendorf. J'aime ce pays tous les jours davantage. N'était le désir de gagner de l'argent pour revoir une fois mes parents, j'irais bel et bien m'acheter un terrain, construire une baraque et je dirais adieu aux intrigues de fabrique. Le peu que je possède représente une fortune ici pour qui désire avant tout être libre et tranquille. Il n'y a pas de pays où on soit chez soi comme en Amérique... »

Ainsi s'exprime Jacques Martin, d'Aubonne, en date du 24 août 1853. Débarqué aux Etats-Unis depuis un mois à peine, ce Vaudois de trente-deux ans s'est immédiatement mis en quête d'un travail, non sans s'être auparavant quelque peu américanisé, en s'achetant un chapeau de paille et en relevant le col de sa chemise !

Les expériences peu heureuses qu'il a faites en Autriche, en sa qualité d'ingénieur filateur, ne lui font guère regretter l'Europe. Il se montre surtout très sensible à l'accueil des Etats-Unis. « Ni compliment, ni courbette, note-t-il dans son *Journal*, une vraie amabilité. »

**L**E *Journal* et la correspondance de Jacques Martin viennent d'être publiés par les soins de son petit-neveu, le docteur Paul Martin, sous le titre : « Le rendez-vous américain ». Le romancier Frank G. Slaughter a doté l'ouvrage d'une belle préface, alors que M. André Guex lui apporte un complément prenant la forme d'un résumé de la guerre de Sécession.

Jacques Martin n'écrivait pas pour être édité un jour ou l'autre. Au fil des semaines, lorsqu'il en avait le temps, il relevait ses impressions, décrivait un climat en même temps qu'il découvrait un pays, racontait sa vie de pionnier et bientôt de soldat.

Il se révèle toutefois, dans ses lettres comme dans son *Journal*, un écrivain-né et fournit, pour reprendre les termes de Slaughter, « un témoignage irremplaçable sur l'Amérique du XIXe siècle. »

En partant pour les Etats-Unis, Jacques Martin nourrissait le secret espoir d'y exercer sa profession d'ingénieur filateur. Bientôt, il abandonnait ses projets pour adopter la vie de « farmer », « la plus heureuse, note-t-il, qu'on puisse mener. »

Et pourtant, les débuts ne furent pas tout roses. A côté des soins à donner au bétail, il fallait défricher et, lorsqu'il devint propriétaire d'un domaine au-dessus des rives de l'Ohio, il avait « du travail tant et plus ». « Il y a encore très peu de terrain défriché, écrit-il dans son *Journal*, c'est presque partout la forêt de chênes et de noyers, ce qui est excellent pour élever des cochons. A part le temps où j'ai été malade et où les voisins m'ont fait visite, je reste parfois plusieurs jours sans voir de créature humaine. »

**M**AIS les troubles politiques se multiplient ; la guerre civile menace. Martin renonce à revenir en Suisse. Il se sent des obligations à l'égard des Etats-Unis. « Ayant vécu libre et heureux dans ce pays, ayant juré fidélité à la Constitution et ayant

joui des droits de citoyen, je dois aussi dans les mauvais jours en porter les charges. »

En fait, dès le premier appel de Lincoln, Jacques Martin s'engage dans les rangs nordistes. Trois ans durant, de 1861 à 1864, il luttera « pour aider, comme il le dit lui-même, à établir la paix dans ma nouvelle patrie. »

Ses lettres et son *Journal* constituent une relation minutieuse de la guerre de Sécession. Sans doute, n'en voit-il que les espaces limités où il se bat, mais son témoignage n'en est pas moins d'un grand intérêt. Il dit les opérations auxquelles il prend part, évoque la psychologie des combattants, fait comprendre leurs privations, leurs épreuves, leurs espoirs aussi. « L'esprit qui règne dans notre troupe, écrit-il un jour, est réellement bon ; si on entend quelquefois des murmures, ce n'est que parce que nous ne pouvons en venir aux mains comme il faut avec les Sudistes. »

En juin 1864, notre Vaudois quitte l'armée pour retourner à sa ferme, où, son fils à ses côtés, il reprend la fourche, la faux et la pioche. Bien qu'atteint dans sa santé, il fait encore le voyage de Suisse et revoit Aubonne. Il meurt en 1869, à l'âge de 48 ans.

Il faut savoir gré au docteur Paul Martin d'avoir extrait des archives familiales les papiers de son grand-oncle et d'avoir permis ainsi au lecteur de 1976 de découvrir la riche personnalité d'un pionnier vaudois du siècle dernier.

J.-P. C.

**Le rendez-vous américain**, Correspondance et journal inédits de Jacques Martin, Librairie Plan, Paris.

HISTOIRE VAUDOISE



Jean-Pierre  
Chuard